

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 21 (1883)
Heft: 30

Artikel: On Reçu que fà reimborsà dè suite
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-187774>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'Estudiantina espagnole.

L'arrivée à Lausanne des étudiants espagnols, nous fournit l'occasion de donner à nos lecteurs quelques détails intéressants sur cette joyeuse société.

Au delà des Pyrénées, on appelle *estudiantina* une réunion d'étudiants, armés de guitares, de violons, de flûtes, de panderillos, de castagnettes, et qui, pendant les vacances, à l'instar de nos anciens troubadours, parcourent villes et bourgades, donnant partout où ils passent sérénades et concerts, agrémentés de danses. Pour ces expéditions, ils ont un costume de rigueur, le costume classique des étudiants de Salamanque au XVI^e siècle : claque posé de trois quarts sur la tête, avec petite cuiller d'ivoire en guise de cocarde, justaucorps, ceinture et culotte de velours, bas de soie noire, gants blancs, souliers ornés de nœuds de rubans, comme les guitares, et par-dessus le tout, la grande cape.

En voyant sur le chapeau de ces étudiants une cuillère d'ivoire en guise de cocarde, bien des gens se sont demandé ce qu'elle pouvait signifier.

Cette cuiller, — en espagnol *cuchara*, — est un emblème qui se rattache à une vieille légende assez comique.

L'Espagne, au moyen-âge, était sans cesse agitée, soit par les guerres, soit par les excès de l'inquisition. Le peuple vivait dans l'ignorance. Il vint cependant un moment où les souverains de ce pays, pour en relever le niveau intellectuel, décidèrent que nul ne pourrait obtenir un emploi, s'il ne justifiait d'un certain savoir. On se mit donc à étudier. Les parents pauvres s'imposèrent mille privations pour faire instruire leurs enfants. Malgré ces sacrifices, la plupart des jeunes étudiants vivaient dans la gêne, et les moines se mirent à leur distribuer de la soupe deux fois par jour.

La distribution se faisait dans la cour des couvents, et il arrivait que, soit distraction, soit hasard, soit tout autre motif, presque toutes les cuillères disparaissaient, bien qu'elles fussent en buis. C'était à chaque distribution un tumulte et des querelles sans fin.

Les supérieurs, fatigués de ce tapage, s'entendirent un beau jour et annoncèrent aux étudiants qu'ils leur donneraient de la soupe, mais non pas de cuillères. — *Zuppa si, cuchara no!* — De la soupe, oui, mais des cuillers, non!

Dès lors, chacun s'empressa de se procurer cet ustensile et, afin de faire bien voir qu'il en était pourvu, il le mettait sur son chapeau. Voilà comment la cuillère devint l'ornement indispensable du couvre-chef de l'étudiant espagnol.

L'*Estudiantina* s'est fait entendre hier soir, dans un concert au Casino-Théâtre, dont la brillante réussite nous fait espérer qu'il ne sera pas le seul.

Mais, jeunes Lausannoises, tenez-vous sur vos gardes, car, malgré leur étrangeté, ce sont de charmants types que ces étudiants, de taille moyenne en général, bruns de peau, aux membres musculeux et agiles. Allures un peu théâtrales, air fier, la tête près du bonnet, galants entre tous les galants... quand la femme est jolie. Les Parisiennes le savent. Ces messieurs, qui les connaissaient tout au moins

de réputation, improvisèrent maints couplets à leur adresse, lors de leur passage, il y a quelques années, dans la grande capitale. Voici la traduction d'une de ces galantes déclarations, qui pourra faire juger des autres :

« Charmantes Françaises, les étudiants seront toujours vos plus tendres admirateurs, car partout où l'on dit : étudiant, on dit : femme et amour. Vos regards, enchanteresses, allument le feu qui nous consume. Un étudiant qui a reçu un rayon de vos yeux devient votre esclave. Montrez-vous, belles, à vos fenêtres, laissez-vous admirer et remplissez nos cœurs de joie. »

On Reçu que fâ reimborsâ dè suite.

On entrepreneu qu'avâi soumichenâ po féré 'na route, avâi z'u l'ovradzo, po cein que l'avâi soumichenâ destrâ bas ; mâ quand l'eut coumeinci lo travau et que l'eut teri cauquiès z'acompto, ye ve que l'allavè féré betecu et decampâ on bio matin sein tambou, ni trompette, ein laisseint la route et ti lè z'ovrà ein plian. L'avâi on comis po féré sè z'ecretourès, que ne vaillessâi pas la mâiti dè Paris et que sè terivè pas ein derrâi quand poivè carottâ cauquon. Cé comis dévessâi 'na houitantanna dè francs à carbatier tsi quoui medzivè et cutsivè, et quand ve que son patron étâi lavi, dut féré son paquiet assebin ; mâ faillâi payi dévant dè parti. Po s'ein teri à meillao martsî, s'ein va contâ à carbatier que l'entrepreneu lâi dévessâi quatre senannès dè gadzo, et que n'avâi soi-disant què 63 francs dein sa borsa, que lâi volliavè payi tot lo drâi et que lâi payérâi lo restant dein cauquiès dzo.

Lo carbatier que cognessâi lo lulu, et qu'étâi on tot malin, fe état dè lo crairè, quand bin savâi que lo compagnon avâi præ ardzeint, et lâi fe :

— Ma fâi, vouaïque ! paizo dza onna somma avoué voutron coquien dè patron ; mâ l'est veré que vo n'ein pâodè pas dâo mé, et quand bin à dzo dè voâi on ne sè pâo pequa fiâ à nion, vo m'âi portant l'air d'étrè boun'einfant et mè peinso pas que vo z'ariâ lo tieu dè mè féré paidrè clliâo 17 francs ?

— Oh ! na. Vo prometto que dein on part dè dzo lè vo z'apporto, se repond lo djeino coo.

— Eh bin, l'est bon, compto su vo !

Lo comis lo rêmachâ bin, ein rizeint ein dedein d'avâi à féré avoué on pindzon à quoui l'étâi tant ézi dè teri onna plionma, et preind sè nippès, son parapliodze et son catse-coquien, on espèce dè grantâ roclore que lè dzeins dè vela se mettont su lào z'haillons quand pliâo à bin quand fâ frâi et que l'appelont « pardessus ; » mâ ào momeint iô vâo saluâ lo carbatier, stuce lâi fâ :

— Mâ ditès vâi, l'ami : dévant dè parti, teni vâi cé bocon dè griya et marquâ vâi voutron nom et cein que vo mè dâitè su cll'ardoise qu'est cllioulâie ào mouret, dézo cé crotset, ào fond dè la tsambre à bâire ?

— Eh bin vâi ; mâ diabe ! tot lo mondo vairâ que dâivo et cein m'eimbété.

— Oh bin, mon valet, se lâi repond lo carbatier, mettè voutron « pardessus » su l'ardoise po cein

catsi, et nion ne lo vairà, et vo lo repreindrà ein m'apporteint l'ardzeint.

Ma fài cé pardessus étai tot batteint náovo, l'avai cotà 55 francs, et lo gaillà ne sè tsaillessai pas dè lo laissi po cômpto ; assebin quand ve que lo carbatier tagnai fermo, fe état dè tsertsi dein sè catsettès, et lo bougro retrovâ bo et bin 17 francs, que baillâ, et s'ein allâ asse vergognâo qu'on homo qu'arâi étâ tapâ pè sa fenna.

UN AMOUR MANCHOT.

Si, en 1740, un voyageur sorti de la petite ville de Feurs avait marché pendant une heure dans la direction du Haut-Forez, il aurait aperçu au milieu d'un site aride, au pied d'une montagne, les murs d'un parc silencieux comme devait l'être celui de la Belle au Bois-Dormant. Une seule porte, bardée de fer, solidement verrouillée, donnait sur un chemin aux ornières profondes, véritable torrent les jours d'orage et toujours impraticable pendant les mois d'hiver.

Ce parc, dessiné d'après Le Nôtre, était coupé en droites lignes par de larges allées bordées d'arbres. Ces allées formaient un carré régulier, dont le centre était une vaste pelouse au milieu de laquelle s'élevait un bâtiment sans élégance, que surmontait un toit d'une hauteur démesurée, orné de girouettes. C'est à elles que cette maison devait de s'appeler le château.

À l'exception d'un vieux domestique qui, sans souci du temps qu'il pouvait faire, allait chaque samedi chercher au village voisin les provisions, personne, durant la semaine, ne sortait par la lourde porte, qui s'ouvrait seulement le dimanche pour donner passage à une chaise à porteur conduisant à l'église un vieillard et une enfant. Ce vieillard était le baron de Luzac ; l'enfant, sa petite-fille, s'appelait Germaine. Autour de ce vieillard de quatre-vingts ans, la mort avait largement fauché. De ses trois fils et de ses quatre filles, il ne restait au monde que deux orphelins : Germaine, fille d'un fils et Georges de Lavau, fils d'une fille. Germaine avait dix ans, son cousin seize ; élevé chez les jésuites, à Paris, et destiné à la carrière des armes, il venait au château dans le temps des vacances et s'y ennuyait mortellement. Germaine grandissait là depuis son berceau et l'église du village était pour elle le bout du monde. On ne saurait dire si le baron lui-même avait depuis quarante ans dépassé le clocher, et hélas ! aussi le cimetière, dont les tombes ornées de fleurs formaient un jardin autour de l'église.

Comme tout bon gentilhomme, il avait servi son roi et son pays, puis il était revenu à plus de quarante ans dans sa gentilhommière, car il avait au cœur un mal incurable, le mal du pays. La gentilhommière qui, depuis des années, n'avait pas revu de maîtres, lui montra son toit délabré ; il le répara avec économie, fit chasser les araignées des vieilles tentures, permit au soleil d'entrer par les fenêtres et de sécher les murs, puis il se maria et fut heureux jusqu'au jour où femme et enfants s'en allèrent de ce monde égrenant ainsi une à une les perles du trésor de son bonheur.

Si le temps avait vieilli le baron, ses serviteurs n'avaient point été épargnés, car quiconque entrait au service de la maison, n'en sortait plus que pour le grand voyage. Parmi les femmes, la plus jeune avait dépassé cinquante ans ; majordome d'abord, elle était arrivée au poste important de gouvernante de Mlle Germaine. En vérité, si l'enfant à la messe n'avait pas vu les frais minois des filles de la montagne, elle aurait pu croire que l'espèce humaine entière avait des rides et des cheveux gris. Il est vrai qu'elle avait aussi remarqué les yeux

noirs et doux de son cousin, mais il venait si rarement et les impressions de l'enfance sont si fugitives, que huit jours après son départ, elle n'y songeait plus.

Le grand-père s'était attribué la charge difficile de maître d'école : il apprenait à lire, à écrire, à compter ; deux fois la semaine, M. le curé venait dîner à midi au château et donnait la leçon de catéchisme et d'histoire. C'est à lui que Germaine réservait l'interminable série de *pourquoi* ? Questions souvent délicates sur mille choses ; questions auxquelles son esprit curieux voulait une réponse. Plus elle grandit, plus le digne prêtre se trouva parfois dans l'embarras, aussi avait-il adopté pour les cas difficiles cette formule typique : « Les choses sont ainsi, mon enfant, parce que le bon Dieu le veut. »

Depuis quelque temps Germaine avait fait une remarque qui mettait son esprit en éveil. Devant le château se trouvait un espace sablé, de forme rectangulaire, qu'on appelait la terrasse. Aux quatre angles se dressait une statue en pierre : Diane chasseresse faisant face à Pan, et Minerve, casque en tête, à Apollon. La gouvernante avait dit à l'enfant que c'étaient des saints et des saintes, explication qui n'avait pas laissé de doute dans son esprit. Mais au milieu de la terrasse, sur un piédestal vert de mousse, faisant face à la porte vitrée donnant dans la grande salle d'honneur, un amour, un vrai Cupidon, avait été transformé en ange gardien, et Germaine ne manquait jamais, quand elle passait devant lui, de faire la révérence. L'amour, comme c'était son droit, avait un carquois entre les deux ailes, un arc dans la main gauche, mais un accident qui remontait à de longues années lui avait cassé le bras droit.

Germaine se prit à aimer passionnément son ange, et ce bras cassé devint pour elle un chagrin. Il était peu de jours où elle ne supplia son grand-père d'en faire recoller un par François, un habile maçon dont le ciseau ornait de croix le cimetière. Le grand-père promettait, mais ne tenait point, parce qu'il avait peu de foi dans le ciseau de l'artiste. Las des supplications de l'enfant, il crut se tirer de peine en disant qu'il fallait avant rechercher la position du bras primitif. Depuis ce moment, Germaine demandait sur cette grave question l'avis de tout le monde, et surtout celui de M. le curé. Celui-ci, ainsi qu'il en était convenu avec le baron, indiquait tantôt une position, tantôt une autre, espérant que la multiplicité des projets finirait par user les instances de l'enfant. Mais les idées sont tenaces à cet âge.

(A suivre).

Un nouveau Chansonnier vaudois.

Nos anciennes chansons s'ent vont peu à peu. Dans nos banquets ou réunions patriotiques, il n'y a guère que les vieux qui puissent nous donner ces bons couplets d'autrefois, dont tout le monde accompagne le refrain avec enthousiasme. Les jeunes gens chantent plutôt en chœur des morceaux à 4 voix, très beaux sans doute, mais qui n'ont pas le caractère gai et populaire de la chanson, ou s'ils chantent autre chose, ce sont parfois des gaudrioles d'un goût douteux.

Réunir ces chansons dans un recueil portatif, les mettre en musique, afin de les sauver de l'oubli et de les entendre plus souvent dans nos réunions, tel est le but que s'est proposé notre collaborateur, M. Dénéraz. Nul n'était mieux qualifié pour un tel travail ; aussi nous ne doutons pas qu'il soit accueilli partout avec plaisir.

Le chansonnier est divisé en 5 parties : *Chansons patriotiques*. — *Chansons militaires*. — *Chansons en pa-*